

Michelle Perrot : *Femmes publiques*

Marie-José des Rivières

Volume 10, numéro 2, 1997

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057952ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057952ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

des Rivières, M.-J. (1997). Compte rendu de [Michelle Perrot : *Femmes publiques*]. *Recherches féministes*, 10(2), 236–238.
<https://doi.org/10.7202/057952ar>

*en politique*¹ ?), j'ai souvent entendu dire – tant par des femmes que par des hommes politiques – que l'apparence physique des politiciennes était très importante – plus que ce n'est vrai pour les hommes. Non seulement l'apparence marque davantage l'expérience des femmes que celle des hommes en politique, mais le vêtement féminin se révèle aussi plus contraignant que le vêtement masculin (et ce, à bien des égards), participant ainsi à une tendance plus vaste à la marginalisation politique des femmes. L'ouvrage de Freedman jette certaines bases théoriques pour approfondir ce type de contingences encore mal connues qui structurent les modalités d'insertion des femmes à l'espace politique.

Le second aspect qui a retenu mon attention concerne aussi la marginalisation politique des femmes (même celles au pinacle du pouvoir...), notamment la définition ambiguë de leur identité. Freedman remarque en effet que la presse décrit Édith Cresson et Margaret Thatcher selon des qualités contradictoires, tantôt féminines tantôt masculines. J'ai pu constater le même phénomène dans une étude portant sur la représentation de Kim Campbell et d'Audrey McLaughlin dans les caricatures éditoriales publiées par les principaux quotidiens canadiens à l'occasion de l'élection fédérale de 1993 (étude dont les résultats ont paru dans *Recherches féministes*²). D'ailleurs, une explication de l'échec de Kim Campbell en 1993 devrait peut-être tenir compte du fait qu'au contraire de Margaret Thatcher, mais comme Édith Cresson, la première ministre sortante n'a pas su s'allier les médias en adaptant et en transformant à son avantage les mythes associés à la féminité. Qu'il suffise simplement de rappeler certains commentaires faits par les médias sur la vie personnelle de Kim Campbell (une femme seule, sans enfants, à Sussex Drive!) pour nous convaincre que, de ce côté-ci de l'Atlantique, des mythes structurent aussi l'insertion des femmes au politique. En résumé, l'ouvrage de Freedman offre les outils théoriques et conceptuels pour qui voudrait aller plus loin dans ce questionnement.

Manon Tremblay
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa

Michelle Perrot : *Femmes publiques*. Paris, Textuel, 1997, 157 p.

«L'homme public, éminent sujet de la cité, doit en incarner l'honneur et la vertu. La femme publique en constitue la honte, la part cachée [...] Pourquoi cette dissymétrie des mots et des images [...]?» (p. 7).

Le propos du livre de Michelle Perrot est justement de tenter de comprendre cette différence des sexes, éclatante dans la cité. L'auteure nous dit en introduction que l'histoire des femmes s'est d'abord attachée à décrire leurs rôles privés, «ce qui peut avoir pour effet de les y enfermer par répétition du même. D'où le désir actuel de les suivre [...] dans la nation, aux prises avec une citoyenneté sociale et politique qu'on leur interdit, qui se dérobe, mais qu'elles

-
1. Manon Tremblay et Réjean Pelletier, *Que font-elles en politique?* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1995, 284 p.
 2. Manon Tremblay et Nathalie Bélanger, *Femmes chefs de partis politiques et caricatures éditoriales : l'élection fédérale de 1993*. Sainte-Foy, *Recherches féministes*, 10 1 : 35-75, 1997, 190 p.

investissent progressivement. C'est dans ce domaine que se développent aujourd'hui les travaux les plus novateurs» (p. 12).

Cependant, l'ouvrage *Femmes publiques* ne ressemble pas à un livre de recherche. C'est plutôt un beau volume agrémenté de plus de 50 magnifiques illustrations qui renvoient à cinq thèmes principaux : images, lieux, paroles, fronts des femmes et, enfin, résistances aux femmes. Outil de vulgarisation, il se présente comme un livre-entretien où Michelle Perrot répond aux questions du journaliste-historien Jean Lebrun.

Le XIX^e siècle offre un décor urbain où les femmes ont une fonction de *représentation*. C'est l'époque des femmes-emblèmes comme Marianne qui incarne la liberté ou la blonde Germania, symbole d'une unité conquise par l'épée. D'autres figures publiques, comme Sarah Bernhardt ou Liane de Pougy, sont celles des grandes courtisanes; dans un tout autre registre, on trouve les femmes qui attendent les clients dans les maisons de rendez-vous comme en a tant peints Toulouse-Lautrec, par exemple. En revanche, cette époque est aussi celle des activités des philanthropes et des féministes protestantes qui œuvrent dans les hôpitaux-prisons et qui exigent la suppression des maisons closes.

Le premier pouvoir de la femme est esthétique; les journaux, les magazines féminins et les catalogues des grands magasins répandent des *images* de femmes qui font rêver. Autres lieux de rêve dépeints par Michelle Perrot, les romans sont riches en figures féminines de toutes sortes. À défaut d'être actives, les bourgeoises, contraintes de rester chez elles, s'approprient le monde par la lecture!

Cela nous mène aux *lieux* des femmes. Le XIX^e siècle est fait de paradoxes. Alors que les femmes bougent et émigrent vers les villes presque autant que les hommes, la cité ne leur laisse guère d'autre choix que la domesticité. De plus, pour faire régner l'ordre, elle procède à une ségrégation sexuelle de l'espace public; aux femmes sont interdits les espaces politiques, militaires, judiciaires, intellectuels et même sportifs, mais ouverts les lavoirs, les marchés, les grands magasins, les salons de thé et l'église.

Encore plus que l'espace, la *parole* et sa circulation modèlent la sphère publique. En l'absence de pouvoir, c'est par les salons, l'art de la conversation et par la correspondance, la littérature et la presse que les femmes gagnent peu à peu de l'influence dans les réseaux dominés par les hommes. «L'exercice du journalisme signifie à la fois part active à la construction de l'opinion publique, liberté de mouvement, ouverture au monde» (p. 86). Si les grands magazines servent de tribune à l'expression des femmes, le journal devient aussi, pendant tout le XIX^e siècle, un mode d'expression du féminisme un peu partout en Europe.

Tout comme en histoire militaire, Michelle Perrot fait observer des déplacements de *fronts* pour les femmes. En temps de guerre, par exemple, les femmes envahissent des espaces qu'elles n'occupaient pas auparavant; «on crée des chambres d'allaitement et des garderies d'enfants qui insinuent le privé dans l'espace de travail» (p. 99). Mais ces précédents ne peuvent être confondus avec une subversion des rôles : quand la guerre est finie, les femmes doivent retourner au foyer.

Le travail en soi n'est pas nouveau pour les femmes, car elles ont toujours beaucoup travaillé. Ce qui provoque de la résistance, c'est le travail salarié, les métiers ou les professions qu'elles peuvent exercer hors du foyer; c'est aussi le

statut d'individu qu'établit le salariat. Par contre, lorsqu'il a besoin des femmes, le patronat n'hésite pas à être favorable au travail de celles-ci (comme d'ailleurs à celui des personnes d'origine étrangère). On sait que certains terrains, comme l'éducation ou la santé, sont plus faciles d'accès que d'autres. Perrot rappelle que les écoles normales ont été les premières universités des femmes. La charité et la philanthropie leur permettaient aussi de sortir de chez elles et de développer une véritable expertise, ce qui rendait encore plus criante leur exclusion politique. Si les femmes ont durement compris l'écriture et les arts plastiques, «l'architecture, cet ordre des villes [...] comme, dans le domaine des savoirs, la philosophie et les mathématiques leur demeurent hostiles. Ces partages symboliques des sexes sont, de tous, les plus solides et les plus invisibles» (p. 93) observe l'historienne.

Les nœuds du pouvoir se situent enfin dans le politique, le militaire et le religieux; «tels trois ordres du Moyen Âge, [ils] constituent trois sanctuaires qui se déroberent aux femmes» (p. 119) écrit Perrot en introduction à «Résistances aux femmes», la dernière partie de son ouvrage. En cette fin, très conformiste, du XX^e siècle, on observe que les démocraties du Nord ont pris une certaine avance en ouvrant davantage aux femmes les parlements et les Églises. Et qu'en France les débats relatifs à une représentation paritaire des femmes dessinent peut-être «les épices des fractures, des fronts et des frontières à venir» (p. 119).

Michelle Perrot termine ces entretiens sur le fait que l'autonomie des femmes est, partout dans le monde, un enjeu. La menace qui pèse sur les femmes, dans les pays où se développe l'intégrisme religieux, en est une triste preuve. L'historienne conclut sur la nécessité d'une présence de plus en plus marquée des femmes dans l'espace public : «par la solidarité, l'espace public des femmes doit être sans limite» (p. 156).

Quoique très français par le contexte historique et les exemples qu'il choisit, ce livre sait être universel. Il a le mérite de faire relire l'histoire sous un jour renouvelé : celui des femmes dans l'espace public, dans la cité. Il se lit en outre comme un «roman», ce qui lui permet d'atteindre un vaste public. Il est enfin agrémenté de remarquables illustrations (reproductions de peintures, photographies) qui s'appuient sur une solide recherche iconographique. Si nous restons parfois sur notre faim à la lecture de certains sujets, il nous faut tout de même voir ce livre comme un merveilleux tremplin vers les autres lieux de diffusion des recherches de Michelle Perrot.

*Marie-José des Rivières
Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ)
et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF)
Université Laval*